

JOURNAL DE LYON

Bureaux de VENTE : rue Centrale, 34

ÉDITION DU MATIN

Bureaux de VENTE : rue Centrale, 34

La rédaction ne répond pas des articles communiqués et ne se charge pas de les renvoyer. — Toute lettre non affranchie ou insuffisamment affranchie sera rigoureusement refusée.

Rédacteur en chef : A. SCHNEEGANS

ANNONCES ANGLAISES 30 c. la ligne

PRIX DE L'ABONNEMENT : Ville de Lyon... Trois mois : 9 fr. Six mois : 18 fr. Un an : 36 fr.

ADMINISTRATION ET BUREAUX A LYON 41, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 41

Gérant : C. THÉNÉSY

Le prix de l'abonnement est payable d'avance; on ne servira pas les mandats non accompagnés d'un mandat sur le poste à l'ordre du Gérant.

NOUVELLES DU JOUR

31 août.

Nous n'avons que peu de détails à ajouter à ceux qui nous ont été transmis hier par l'agence Havas sur la troisième séance de la commission de permanence de l'Assemblée nationale.

Il a été question aussi, dans cette séance, de dépréciations qui ont lieu dans nos forêts de l'Est, et que l'on attribue aux Prussiens.

Diverses autres questions ont été agitées, sur lesquelles il ne nous paraît pas utile d'insister.

On aura sans doute remarqué la dépêche publiée dans notre édition de ce matin, et qui reproduit, d'après les journaux spéciaux, le résultat d'une enquête faite par la société de médecine de Paris sur la conduite des médecins allemands pendant la guerre.

Nous publions plus loin l'analyse du rapport de la société de médecine. Les assertions qui y sont formulées vont soulever, sans aucun doute, d'ardentes controverses; pour l'honneur même des Allemands, nous souhaitons que la production de ces légitimes griefs n'amène aucune complication nouvelle de nature à retarder la libération de notre territoire.

Nous trouvons, dans une correspondance adressée d'Ajaccio au *Bien public*, de nouveaux renseignements sur l'attitude des bonapartistes à l'ouverture de la session du conseil général. La tactique, dont nous avons déjà parlé, et qui consistait à diviser les voix du parti républicain pour tâcher de faire arriver au fauteuil de la présidence un bonapartiste, peut-être le prince Napoléon lui-même, paraît avoir été le résultat d'un mot d'ordre venu de Chislehurst. La veille, était arrivé M. Franceschini Piétri, ex-secrétaire particulier de Napoléon III, porteur des instructions du chef suprême, qui enjoignaient aux fidèles de faire, au besoin, cause commune avec les radicaux contre le parti républicain libéral.

L'opinion exprimée par le correspondant du *Bien public*, nous l'avons émise plus d'une fois pour notre compte. C'est sur le triomphe apparent du radicalisme, aussi bien que sur les exagérations et les fautes de ses chefs, que l'empire compte encore aujourd'hui pour ressaisir le pouvoir.

L'entrevue des trois empereurs n'a pas cessé de défrayer la polémique des journaux

français et étrangers. Chaque feuille prétend apporter une révélation nouvelle, ou éclairer d'une lumière plus vive les questions d'une incontestable importance que fait revivre le rapprochement éventuel des grandes cours du Nord.

On lira avec intérêt le second article que vient de publier la *Gazette de la Bourse* de Saint-Petersbourg et que nous reproduisons en entier. Revenant sur la situation respective et les intérêts si divers des trois États, l'écrivain russe établit que le czar, en assistant à l'entrevue de Berlin, ne peut guère avoir d'autre souci que de s'assurer si les arrangements à conclure entre l'Allemagne et l'Autriche comportent ou non une menace pour la Russie.

Nous avons parlé, à plusieurs reprises, des appréhensions qu'inspire au gouvernement austro-hongrois l'attitude des populations serbes de Hongrie, et l'on sait que plusieurs municipalités qui avaient été invitées aux fêtes de Belgrade, avaient reçu l'interdiction formelle de s'y faire représenter.

Un certain nombre de conseils généraux ont déjà clos leur session. Celui de l'Ardeche, dans notre région, a terminé ses travaux, il y a trois jours, en émettant plusieurs vœux fort importants, concernant l'instruction publique; nous devons noter particulièrement celui de voir ouvrir dans chaque chef-lieu de canton une école primaire supérieure.

Nous ne songeons pas à nous en plaindre. C'est avec une réelle satisfaction, au contraire, que nous constatons cette durée de la session. MM. les conseillers généraux n'en agissaient pas ainsi sous l'empire; on brassait alors la besogne avec une rapidité vertigineuse entre les fêtes du 15 août et l'ouverture de la chasse; on commençait par diner chez le préfet; on continuait en faisant dîner le préfet chez le président du conseil; et entre temps, comme l'on dit en Belgique, on écoutait quelques rapports, on votait quelques crédits, chacun songeant un tantinet à donner à son canton et à ses électeurs un chemin de fer, qui un pont, qui une église; ou se séparait le plus vite possible, en criant : *Vive l'empereur!* le plus haut possible, et tout était dit.

Les choses se passent différemment aujourd'hui, et nous en sommes heureux pour le pays, qui s'en ressentira d'ici peu. Aujourd'hui l'on travaille; l'on étudie les questions; l'on discute, et où est le mal, en définitive, si ces discussions s'allongent parfois inutilement, si elles donnent lieu à des discours singuliers ou à des interpellations grotesques? Il faut bien que jeunesse se passe, dit-on; il faut bien que la gourme soit jetée. Après une ou deux sessions,

ces sortes d'escapades ne se reproduiront plus; on aura dit ce que l'on avait à dire d'étrange et de violent, et ce qui restera, ce sera l'habitude de ne pas passer en courant sur les questions, d'étudier les affaires, de « faire de la besogne », en un mot. Or, c'est là le principal; le reste sont des accidents, qui égaient et le conseil et la galerie sans tirer autrement à conséquence.

Nous nous féliciterions pourtant, et du fond du cœur, le jour où ces accidents ne se reproduiraient plus. On se montre fort irrité, dans la fraction avancée du parti républicain, que des journaux *républicains* s'élèvent contre les divagations de certains conseillers, qui appartiennent à la nuance la plus extrême de cette opinion; on crie très-haut à la trahison et à la réaction. Ils n'ont donc jamais compris, les malheureux, combien ces manifestations desservent la cause républicaine, combien elles font de tort à nos idées auprès des gens sensés, combien elles retardent l'accession à la République de tous ces groupes d'hommes modérés, paisibles, si vous voulez, mais qui n'ont point d'hostilité de principe contre la République, qui y viendraient volontiers si vous ne les effrayiez par ces éclats discordants, et qui doivent y venir, parce que, sans eux, la République n'aura jamais de base solide? N'est-ce point, au contraire, le devoir des journaux républicains de protester, eux, les premiers, contre ces incartades, qui n'ont rien de commun avec la République? N'est-ce pas à eux de dire aux « conservateurs » que ce sont la folie dont la cause républicaine n'est pas solidaire? N'est-ce pas à eux de réparer, autant qu'il est en leur pouvoir, le mal que ces francs-tireurs de la démocratie font tous les jours, et sans peut-être s'en douter, à la cause qu'ils prétendent servir?

Les conseils élus de Lyon et du Rhône ont le privilège, peu enviable, de posséder, en plus grand nombre que ceux des autres départements, de ces esprits turbulents et brouillons. Sans eux, la cause républicaine aurait déjà fait dans les classes bourgeoises des progrès qui, hélas! sont encore à accomplir. Il faut bien que nous prenions notre parti de vivre avec ces excentriques et de leur voir siéger dans nos assemblées, et si nous regrettons ces pétulations et ces insuffisances notoire, ce n'est pas pour demander un retour quelconque en arrière, c'est pour déplorer tout simplement les obstacles que cette situation met au progrès de l'idée républicaine. Celle-ci n'en triomphera pas moins, nous l'espérons, mais que de temps nous perdons à procéder ainsi! et combien il vaudrait mieux que le suffrage universel, choisissant avec plus de maturité et de soin, envoyât dans nos assemblées des républicains beaucoup moins déclamateurs et un peu plus sensés!

Ne désespérons pas pourtant! On nous assure que les amis politiques de ces discoureurs de l'extrême gauche ne prêtent plus eux-mêmes qu'une attention médiocre à leurs harangues, qu'ils les blâment *in petto*, qu'ils en sont las. Qui sait! l'expérience viendra peut-être pour ceux-là aussi et la sagesse avec elle! et qui sait encore? peut-être pour le suffrage universel lui-même l'expérience amènera la sagesse!

Quoi qu'il en soit pourtant de l'avenir, constatons — en faisant abstraction de ces ombres du tableau — constatons le progrès évident qu'il y a sur le passé, la tendance de nos conseils

généraux à prendre leur tâche fort au sérieux, leur zèle au travail, et l'entrain qu'ils apportent à leur besogne, fort aride parfois et fort difficile. C'est là, nul ne peut le contester, une amélioration réelle et des plus heureuses, en regard du passé. Elle est tout à l'honneur de la République.

Le *Figaro* prétend rectifier aujourd'hui ce que M. Ed. About appelle hier avec raison une « infamie ». Voici comment il s'y prend :

P.-S. — Une virgule mal placée dans ma lettre d'avant-hier me fait dire des choses cruelles à la masse de la population d'Alsace. Je l'accusais de ne parler qu'allemand et d'être né servante. Il y a une erreur dont le bon sens de mes lecteurs a dû faire justice. Je n'ai entendu émettre de doute que sur le patriotisme de ceux qui, parmi les Alsaciens, ne savent pas parler français et ne sont ni intelligents ni jeunes.

Cherchons où il faut placer la virgule. Voici la reproduction du passage à rectifier :

Et je puis vous affirmer qu'elle (il s'agit de la masse des populations alsaciennes) s'occupe de ses affaires et de ses plaisirs avec autant d'entrain que par le passé. Elle était Alsacienne, elle reste Alsacienne. Née servante, elle a changé de maîtres... sans changer de condition.

Nous avons beau déplacer les virgules; nous ne voyons pas où il faudrait les replacer. Les observations de M. About subsistent.

COURRIER DE PARIS

30 août 1872.

À la commission de permanence qui a tenu hier sa deuxième réunion depuis le départ de l'Assemblée, M. de Rémusat, qui représentait le gouvernement, a été interrogé, comme il fallait s'y attendre, sur l'entrevue de Berlin et sur les travaux de Belfort. Sur le premier point, le ministre des affaires étrangères ne pouvait guère formuler que des assurances assez vagues. La question a été retournée sous toutes ses faces dans la presse, et il serait difficile d'apprendre au public quelque chose de nouveau. Sur le deuxième, M. de Rémusat s'est aussi contenté de paraphraser ce qui se dit et s'écrivait depuis un mois. Les Prussiens usent de leur droit strictement, et l'on ne peut rien en conclure, si ce n'est qu'ils sont gens de précaution.

J'ai vu des personnes qui ne trouvent pas cette déclaration assez explicite. Elles auraient voulu que M. de Rémusat, qui est en rapports nécessaires avec la légation d'Allemagne, pût produire verbalement à la commission de permanence quelques protestations des diplomates allemands contre les bruits qui ont couru. Ignoré ce qui peut se produire en ce genre dans une conversation privée. Mais à coup sûr, aucune parole officielle (et celles-là seules ont valeur officielle) n'a été échangée à propos de Belfort. Ni les Prussiens ni les Français ne peuvent admettre un moment qu'une clause formelle du traité de paix soit en danger d'être violée.

Le *Figaro* revient sur la phrase de son correspondant d'Alsace qui a excité l'indignation de M. Edmond About, et je suis obligé de dire que, maintenant, l'indignation de M. Edmond About me semble parfaitement motivée. Le journal en question le rejette bien sur un erreur typographique, mais la manière dont il le fait est si peu concluante que l'embarras qu'il éprouve à s'expliquer n'en est que plus visible. De plus, dans le cours d'une nouvelle lettre, il se montre plus agressif encore contre nos anciens compatriotes qu'il accuse d'être déjà germanisés et très-indifférents à la France.

C'est une visite au champ de bataille de Froeschwiller qui inspire à l'écrivain cette sor-

tie malencontreuse. Dans les villages environnants, il a vu, dit-il, des paysans et des soldats bavarois jouer ensemble, et quand on entre dans les maisons, personne n'a l'air de s'apercevoir que vous êtes Français.

Peut-être valait-il mieux ne pas appuyer autant sur des observations dont le caractère peut ne pas être général. Mais enfin ce n'est pas de cela que je ferais un crime au reporter du *Figaro*.

La légende nous a fait tant de mal que je ne regrette pas d'entendre dire la vérité, même quand elle peut sembler le plus cruelle.

Mais je crois que, tout patriotisme mis à part, les gens simplement réfléchis protestent contre les interprétations de la lettre à laquelle je fais allusion. Quoi! vous allez renier l'Alsace et prétendre qu'elle vous renie, parce que vous surprenez dans les populations rurales une certaine familiarité engendrée par des rapports journaliers avec les Allemands!

Mais de quel droit sommes-nous si exigeants à l'égard de ceux qui ne nous ont rien fait de pas vivre, et est-ce que nous ne le prouvons pas nous-mêmes, nous qui avons repris nos travaux, nos habitudes, nos plaisirs, nos joies, comme si la plaie que l'épée étrangère nous a faite avait cessé de saigner?

On se plaint qu'on ne se jette pas au cou du premier Français qui passe!

Je ne sais ce qui a pu se passer en tel ou tel endroit, tel jour, à propos de telle ou telle personne. Mais je sais comment toutes les personnes de ma connaissance qui reviennent d'Alsace en parlent. Jeme souviens de Bitch, de Haguenau, que j'ai traversés jadis, et qui, malgré leur proximité de l'étranger, sont français jusqu'au fond de l'âme. Mais, encore une fois, il faut vivre, et que voulez-vous que fassent ces pauvres gens en attendant de meilleurs jours?

Dans tous les cas, les paysans alsaciens n'ont pas de reproches à recevoir de nous. Avons-nous fait tout ce que nous aurions dû pour l'émigration, et pendant la guerre, est-ce que le patriotisme n'a pas eu de défaillances au cœur même de la France? Est-ce qu'il n'y a pas encore, à l'heure qu'il est, des gens, dans l'Ouest et dans le Midi, qui demandent qu'on les laisse en paix avec le souvenir de l'Alsace, et qui, pourvu qu'ils vendent leurs denrées, font bon marché de trois départements?

Nous n'examinons pas la faiblesse humaine de trop près; nous finirions par ne rien aimer et ne croire à rien. Nous conservons l'affection de nos compatriotes séparés en nous rappelant à eux par le spectacle de notre régime, et l'on verra alors combien ces légères incertitudes dont on se plaint sont peu de chose.

M. Flye Sainte-Marie, député de la Marne et membre de la gauche, vient de donner sa démission. Avec la vacance causée par la mort de M. Leroux, cela fait huit nominations à faire prochainement. L'époque n'en est pas encore arrivée.

Je vous ai dit que plusieurs de ces élections se passeraient en des pays médiocrement républicains. La Marne donne lieu d'espérer un bon choix. Mais l'Oise, dont M. Leroux était le député le plus avancé, est terriblement impregnée de bonapartisme. C'est là que vivent les Mouchy, les Chevreau, et autres tenants de l'empire. Je sais que les républicains du département sont assez inquiets.

Les médecins allemands pendant la guerre

La société de médecine de Paris, une des plus anciennes et des plus savantes, a fait une enquête sur la conduite des médecins allemands pendant la guerre de 1870-71. Le résultat de cette enquête, qui vient seulement de se terminer, a été publié dans la *Gazette des Hôpitaux*. Le travail des commissaires a duré depuis le 18 août dernier jusqu'à ce jour. Il a nécessité le renouvellement de deux commissions de sept membres, qui n'ont épargné ni démarches ni correspondances pour arriver à des conclusions formelles et authentiques. Il en ressort contre les médecins de l'armée prussienne, sous les multiples rapports scientifiques, moraux et professionnels, les accusations les plus graves, dont les hommes de science devraient toujours se trouver inno-

cents. Le rapport se termine en demandant la publicité et le dépôt de cette enquête en plusieurs exemplaires dans les archives des sociétés savantes. *La Tribune médicale* en a publié une analyse, qu'à notre tour nous croyons bon de reproduire....

Cette loi internationale (la convention de Genève), nos médecins l'ont respectée; nous avons voulu savoir ce qu'en avaient fait les chirurgiens allemands, et voici, en un court résumé, ce qu'une commission a pu relever de leur conduite. — Pendant le cours des hostilités, des convois de convalescents ont été simulés dans l'armée allemande pour faciliter l'expédition des débris. Les insignes de la convention de Genève ont protégé des convois de munitions. Des caissons, des voitures d'ambulance, des crocots, des infirmiers, des conducteurs « nous avons » ont été capturés. Le manque de soin à l'égard des prisonniers français peut être justement invoqué comme une des causes de la mortalité exceptionnelle qui les a déçus. La marche de nos convois de blessés, qu'aucune autorité allemande ne protégeait, a été intentionnellement entravée. Nos blessés ont été forcés de coucher dans la boue, privés de vivres et exposés aux rigueurs de la saison.

Des ambulances donnant abri à des blessés français ont été incendiées, et plusieurs de ceux-ci y sont morts brûlés vifs. Des hôpitaux ont été bombardés. Parmi ces bombardements, d'autant plus coupables qu'ils étaient inutiles, rappelés celui de l'hôpital de Strasbourg, celui de l'hôpital d'Arrée; ceux, à Paris, de la Salpêtrière, de la Pitié, du Val-de-Grâce, de l'hôpital Cochin, de la Maternité, de l'hôpital des Enfants, de l'hôpital du Midi, de Lourcine, de Necker, bien qu'ils fussent cependant sous la protection du drapeau de Genève.

Sur l'ordre des médecins allemands, et en dépit d'une température exceptionnellement rigoureuse, les ambulances françaises ont été brusquement évacuées et des malades placés dans des wagons dépourvus destinés au transport des matériaux; d'autres ont été entassés dans les caves d'hôpitaux déjà encombrés.

Les médecins allemands, pour faire face à leurs malades, ont fait enlever du lit qu'ils occupaient des soldats grièvement blessés et plusieurs amputés du jour. Ils les ont fait transporter par un froid glacial, à la distance de 1 kilomètre.

Le ravitaillement de nos blessés, confié à leurs soins, en vertu des conditions de la capitulation, n'a été effectué qu'avec une extrême lenteur.

L'enquête a prouvé à la commission que plusieurs médecins allemands n'apparaissent au milieu des prisonniers français que l'insulte aux lèvres. Dans leur réquisition de lits et de médicaments, sans égard pour la présence des femmes et de malades dans les établissements où ils se présentent, des médecins allemands y ont entré le revolver au poing; d'autres, sous prétexte d'ambulançales à organiser et sous la sauvegarde du brassard de la neutralité, se sont abaissés au rôle d'espions.

Ainsi, il est précédé les troupes dans les localités de petite importance, qu'ils ont quittées ensuite subrepticement, emportant les renseignements dont ils espéraient tirer profit, et qu'ils avaient pu apprendre à la faveur de leur prétendue mission humanitaire. Dans l'exercice de leurs fonctions de médecins d'armée en campagne, il en est qui ont exigé des honneurs d'officiers français, ou même de la famille de simples soldats qui avaient reçu leurs soins.

Des médecins allemands ont eu la lâcheté de se livrer à des voies de fait sur des femmes, armés ou accompagnés d'hommes en armes, plusieurs ont porté la main sur des citoyens sans armes et inoffensifs; d'autres ont excité leurs soldats à piller, harceler, tresser, instruments de chirurgie et autres objets de valeur; recueillir des renseignements, des lettres, des manuscrits. Parmi ces vols, il en a été commis avec effraction. Les vols, ils en ont fait dans des maisons habitées. Un testament fait par un officier français, la veille de sa mort, a été soustrait par le médecin allemand qui dirigeait l'ambulance. Enfin, sur l'ordre et en la présence d'un médecin allemand, un médecin français, vieillard de 76 ans, l'honorable docteur Deignis, a été, de la part des soldats, l'objet de sévices et de violences tellement graves, que le lendemain même il succombait.

Décidément, cette guerre n'a été, de la part de nos ennemis, qu'une partie savamment montée de vols, d'assassinats et de pillage. Que l'Europe juge!

Avis aux pensionnaires de l'Etat, nés en Alsace-Lorraine

Le ministre des finances publie l'avis suivant :

L'article 2 de la convention additionnelle du 11 décembre 1871 porte que : « les pensions régulièrement acquises ou déjà liquidées jusqu'au 2 mars 1871, au profit soit d'individus originaires

un tel trésor. — Il en est digne, soyez tranquille! — C'est donc un mariage d'inclination! — Tout ce qui y a de plus d'inclination. — Ah! tant mieux!... Mais, dites-moi, y a-t-il longtemps qu'ils s'aiment? — Très-longtemps : quinze ans, pour le moins. — Quinze ans! Mais... — Vous ne croyez donc point aux amours d'enfants? — J'ai lu *Paul et Virginie*; cependant... — Voulez-vous que je vous en raconte un chapitre oublié?... qui ne vaudra pas les autres, sans aucun doute... mais enfin, en attendant le déjeuner?... — Je suis tout oreilles. Et, Blanchet nous ayant quittés pour un moment, nous bûmes un verre de madère, les cigares furent allumés, Benoit commença :

— Tel que vous me voyez, mon cher monsieur, j'ai un fils. Vous faire trop au long son éloge, ce serait abuser de ma paternité. Contentez-vous donc de savoir que, dans son enfance, ce fut un charmant petit garçon. A cette époque-là, je n'étais pas riche encore, mais je travaillais rudement à le devenir. J'habitais donc un des quartiers marchands du Havre, et mon cher *baby*, mon petit Benjamin, n'avait pas pour s'ébattre les vertes prairies et les grands horizons que ne manqueraient pas d'avoir aujourd'hui ses petits frères, s'il plaisait au ciel de lui en donner. Jules Benoit n'en était pas moins gai pour cela. Tout le jour il courait dans les grands corridors, dans les grands magasins, parmi les balles de coton. Il avait de nombreux amis; il avait surtout, une amie.

(La fin à demain)

FEUILLETON DU JOURNAL DE LYON

Du 1^{er} septembre 1872.

LA DENT DE LAIT

et, comme lui, j'avais répété joyeusement : « Allons toujours ! » Explique qui voudra certaines sympathies, certains pressentiments. J'avais la conviction que la journée serait bonne, et j'avais suivi mon cher inconnu, quand bien même il eût dû me conduire en enfer.

Mais la route que nous suivions semblait être bien plutôt le chemin du paradis. Figurons un terrain élastique et doux, moitié sable d'or, moitié gazon, qu'étoilent mille sauges fleurettés... De chaque côté, une grande berge verte... Sur cette berge, de grands arbres, qui se réunissent au-dessus du chemin, comme pour lui former un dôme de verdure...

Dans l'intervalle qui sépare chacun de ces arbres, grâce à notre position élevée dans la carriole, l'œil plonge dans de plantureuses fermes normandes, dans de vertes cours plantées de pommiers, dans de frais pâturages, dans de riches cultures de toutes sortes; parfois même, lorsque le terrain descend rapidement jusqu'à quelque pittoresque échancre de la falaise, nous apercevons la mer qui respirent aux rayons du soleil levant.

En effet, c'est le matin, une matinée de printemps, un matin d'avril; dans toute la nature, il y a comme un double réveil : réveil après la nuit, réveil après l'hiver. Dans les haies, l'aube émet un son fleur et l'oiseau chante. Dans l'herbe, la pâquerette s'entr'ouvre, et le scapulaire brille ainsi qu'un fleur vivante. Il neige des pétales blancs sous tous les pommiers; il flotte des rideaux de guillemette couleur à toutes les feuillures ouvertes. Bêtes et gens, insectes ou volatiles, tout le monde est dehors déjà, tout le monde butine ou travaille. Les grands bœufs roux achèvent de déjeuner, et le tréfilé pendant aux mâchoires, s'arrêtent au bord du chemin pour nous regarder passer. Un peu plus loin, les bonnes grosses vaches brunes portent docilement leurs mamelles à la trayeuse accroupie dans l'herbe.

Plus loin encore, ce sont des brebis immobles au-dessus de leurs agneaux agenouillés, tandis que bœufs et moutons brouillent diversement à l'entour. Et ce ne sont pas là les seuls animaux domestiques qui égayent le paysage. Ne voyez-vous pas ici les folâtres caracolées des chevreaux et des poulains, ivres de liberté? Là, les bruyants ébats de l'âne, qui se roule sur le dos, les quatre fers en l'air?... Ne retrouvez-vous pas partout la comédie du coq sultane au milieu de son harem plumé?... N'entendez-vous pas de tous côtés la monotone fanfare des canotons barbotant dans la mare stagnante ou dans le ruisseau qui bruit à travers les *vergis-mein-nicht* et les pervenches?

La carriole cependant courait toujours, saluée en haut des berges par tous les bonnets de coton aimés, salués sur la route par tous les paysans rencontrés la fourche ou la faux sur l'épaule, voire même par toutes les villageoises, plus ou moins coquettement attifées, qui se hâtaient en babillant vers le marché du Havre, celles-ci à pied, celles-là dans des voitures, sur des chevreaux ou sur des ânes. C'était charmant! Tout était efflorescence et joie; tout était chansons et soleil.

— Nous sommes arrivés! s'écria tout à coup M. Benoit en arrêtant sa carriole devant une ravissante villa normande, presque un château, ma foi! qui s'élevait pittoresquement au sommet de la falaise, et des fenêtres duquel on devait avoir la plus magnifique vue qui se puisse imaginer, moitié sur la campagne que je viens de décrire, moitié sur la mer.

— Ah ça demandai-je en descendant à mon tour chez qui sommes-nous? — Chez un de mes bons amis, chez Blanchet! Entrez sans crainte, entrez... C'est ici la maison du bon Dieu!

Cette fois encore, je ne me fis pas prier. A peine avions-nous fait quelques pas dans le jardin, que l'heureux propriétaire de ce séjour courut à notre rencontre, en sautant par-

dessus les plates-bandes afin d'arriver plus vite. C'était encore là une de ces bonnes et loyales physiologies qu'on aime dès le premier coup d'œil. Il présentait néanmoins avec Benoit un contraste frappant. Celui-ci était grand, maigre, efflanqué, dégingandé; son visage était sarcastique; ses cheveux, qui commençaient à grisonner, jadis avaient été noirs. Blanchet, tout au contraire, était blond, toujours blond; un beau gros blond, aux yeux bleus, au teint délicat et coloré, l'expression hospitalière et joviale; le véritable type pur sang du gentilhomme campagnard de Normandie.

— Et M. le marié? avait-il demandé tout d'abord avec un joyeux empressement. — Il viendra de son côté, un peu plus tard. Quelques dernières emplettes pour la fête d'aujourd'hui, répliqua Benoit, qui détournait tout aussitôt l'entretien sur me montrant à Blanchet, nous présentait l'un à l'autre.

Puis, lorsque la connaissance fut faite, s'adressant à son tour à Blanchet : — Où donc est ta fille? lui demanda-t-il. — Eh! parbleu, s'écria tout à coup celui-ci, la voilà!

Naturellement, notre regard suivit la direction du sien, et j'aperçus alors la plus délicieuse apparition qui se puisse rencontrer, même en rêve... Une jeune fille de dix-sept ans tout au plus, blonde, rose, fraîche, mignonne, légère, gracieuse... une vignette anglaise, une création angélique, une fée!

Elle cependant, aucun prestige de toilette n'ajoutait au charme tout imprévu qu'elle répandait autour d'elle. Nous la surprissions, pour ainsi dire, au sortir de sa virgine couchette. A peine avait-elle enveloppé son joli corps impatient dans un simple peignoir d'indienne; des pantoufles sans qu'arriver (Cendrillon ne les eût pas chaussées peut-être!) laissaient pres-

des territoires cédés, soit de leurs veuves ou de leurs orphelins qui ont porté par la nationalité allemande, restèrent à leurs titulaires, en tant qu'ils auront leur domicile sur le territoire allemand et seront, à dater du même jour, acquittés par le gouvernement allemand.

NOUVELLES ET BRUITS

M. Thiers, vivement sollicité, il y a quelques jours, de donner son approbation à la réédification de la colonne Vendôme, aurait déclaré que ce monument ne serait revêtu qu'après la libération complète de notre territoire.

Après les conjectures oiseuses qui ont été faites sur l'entrevue des trois empereurs, un correspondant de l'Indépendance produit une assertion qui mérite, dit-il, un peu plus de considération : il y aurait une note concertée entre les trois souverains, et qui serait envoyée par leurs ministres des affaires étrangères à leurs agents diplomatiques, pour faire connaître à l'Europe les motifs de leur réunion.

Le gouvernement danois avait un instant pu espérer que la question de l'exécution définitive de l'article 5 du traité de Prague, serait résolue, dans un sens favorable. Il n'en sera pas ainsi. Le cabinet de Copenhague vient d'être averti, dit l'Opinion nationale, qu'il fallait renoncer actuellement à tout espoir de ce genre.

On a beaucoup parlé, d'après un journal de Florence, de l'envoi fait à Marseille, par le pape, d'une partie du trésor pontifical, et l'on citait, entre autres objets d'un grand prix, une tiare et des vases sacrés.

Le prix de Galles est attendu à Paris le 10 septembre. Il y passera une semaine et descendra à l'hôtel Bristol.

La fête que M. de Rothschild donne demain à Forrières, à l'occasion de l'ouverture de la chasse, ne coûtera pas moins de cinquante mille francs au célèbre financier, s'il faut en croire ce qu'on nous dit.

Une manifestation légitimiste, dit le Courrier de France, vient d'être sévèrement réprimée à Mazau (Vaucluse).

L'exhibition des emblèmes séditions, drapeau blanc et fleur de lys, ont été saisis par le commissaire de police de Carpentras qui avait été chargé de faire une descente dans cette localité.

Depuis que le prix des permis de chasse a été porté de 25 à 40 francs, le nombre des chasseurs a diminué d'un sixième.

De 9,556 fr. de permis pris en 1869, le chiffre est tombé en 1871 à 5,990 fr., avec une diminution de 4,000 fr. Sur ces 5,990 fr., il y a en seulement 1,159 pris au taux de 40 fr.; aussi y a-t-il déficit pour l'Etat de 7,000 fr. environ.

Un très-regrettable incident vient de se produire à la cour d'assises de Rennes. En prononçant son résumé, le président contesta au défenseur, M. Denis, le droit de soutenir une question de droit plaidée par lui. Une altercation s'en est suivie, à la suite de laquelle le défenseur a été frappé de quinze jours de suspension.

Voler des bronzes, des tableaux et des statues, c'est déjà assez joli, mais voler des marches en marbre, c'est plus fort.

Hi bien ! cela s'est vu la nuit dernière. Une bande de filous a enlevé de l'atelier d'un marbrier de la rue de la Roquette, à Paris, six marches en marbre blanc.

Que diable, se demande l'Evénement, ces messieurs veulent-ils faire de ces marches ? Probablement un escalier pour arriver à la police correctionnelle.

Joué dernier, la cour de cassation, chambre criminelle, présidée par M. Faustin-Hélie, a rejeté les pouvoirs formés par les nommés :

1° Gaston Da Costa contre un jugement du conseil de guerre de Versailles, en date du 5 août qui l'a condamné à la peine de mort pour insurrection ;

2° Fenoillet, Pointillon et Lenôtre, contre un jugement du conseil de guerre de Versailles du 1er juillet dernier, qui les a condamnés tous les trois à la peine de mort.

Le 3e conseil de guerre, présidé par M. Deville, colonel du 11e d'artillerie, remplaçant momentanément le colonel Dulac, a rendu hier quatre jugements par contumace.

Cluseret (Gustave-Paul), membre de la Commune et délégué à la guerre, reconnu coupable sur 20 questions y compris complicité d'assassinat, incendies etc.

Razana (Eugène), également membre de la Commune et lieutenant-colonel, commandant l'Ecole militaire, reconnu coupable sur 11 questions y compris les questions d'arrestations, de séquestrations avec menaces de mort et complicité d'assassinat.

Lefrançois (Gustave Adolphe), reconnu coupable sur 19 questions dans lesquelles sont compris les mêmes crimes que ceux reprochés à Cluseret sont condamnés à la peine de mort.

La Patrie a reçu une dépêche lui annonçant que la frégate la Danaé, qui est partie de Rochefort pour la Nouvelle-Calédonie, avec un transport de condamnés, a mouillé en rade du cap de Bonne-Espérance le 7 juillet et que le 9 elle a fait route pour Nouméa. L'état sanitaire était excellent à bord. Ce navire a pécédé la Guérrière, qui a été rencontrée en mer à 500 kilomètres de Dekar (Sénégal).

Nous empruntons au Siècle quelques nouveaux détails sur le tirage au sort dans nos départements de l'Est, des conscrits venant des provinces d'Alsace-Lorraine. A Nancy, trois mille conscrits sont venus tirer au sort. Les conscrits de Strasbourg marchaient en tête, le drapeau tricolore couvert d'un crêpe noir. Sur le plateau Stanislas, le cortège a été rejoint par les conscrits de Metz. Tous ces jeunes gens, qu'ils venaient pour la première fois, s'embrassaient et pleuraient. A Saverne, toute la classe est partie pour tirer au sort à Wissembourg à Schelestadt, toute la jeunesse ayant été allée offrir et tirer au sort à Belfort.

Les deux jours derniers, 7,400 engagements ont été faits. Le maire de Fouchy se présente comme préfet de l'arrondissement et demande à voter pour la nationalité française. Mais, lui dit ce fonctionnaire, je suis obligé de réclamer votre démission. Le brave homme

lui répond : M. le sous-préfet, ma démission est prête ; tout mon village a opté, je suis le dernier Prussien et veux redevenir Français.

On n'a pas oublié le roi d'Araucanie et son ami infidèle, le célèbre Planchut, qui avait profité de l'absence de son souverain pour usurper sa couronne.

Planchut n'aura pas joui longtemps de son usurpation. Cet ex-avocat vient de mourir de sa belle mort. Le vrai roi d'Araucanie, Orelé-Antoine 1er, en ce moment à Paris, comme on le sait, a reçu, il y a quinze jours, la nouvelle authentique de la mort de l'usurpateur.

Planchut aurait attrapé un refroidissement à la suite d'une course à cheval, et aurait succombé à une vulgaire fluxion de poitrine.

Orelé-Antoine a fait déjà ses malles pour retourner dans ses Etats.

La Couronne d'acier, journal royal, dont Orelé-Antoine était le seul rédacteur, et qui paraissait quelquefois, vient de cesser sa publication.

On annonce une faillite colossale. Une maison de Londres, la maison Gleedstone, bien connue par le commerce qu'elle fait aux Indes, vient de faire une faillite de 2 millions de livres sterling, soit 50 millions de francs.

A l'exposition internationale de Londres, on peut admirer, depuis quelques jours, les parures de la valeur de quatre millions que le comte de Dudley vient de donner à sa femme pour sa fête ; il y a là un brillant de quarante-six carats et demi qui a été payé 750,000 francs.

On vient, dit la Presse, d'expédier de Londres à Pékin un magnifique piano destiné à la future impératrice de la Chine. Comme cette princesse serait fort embarrassée d'en toucher, le fabricant y a adapté un mécanisme grâce auquel le piano joue tout seul le God save the Queen, le Miserere du Trouvère, le quadrille des lanciers, la valse des roses et une prétendue marche chinoise qui n'est autre que la Marseillaise.

On a beaucoup parlé, d'après un journal de Florence, de l'envoi fait à Marseille, par le pape, d'une partie du trésor pontifical, et l'on citait, entre autres objets d'un grand prix, une tiare et des vases sacrés.

Renseignements pris, Pie IX n'a rien envoyé à Marseille, et les objets précieux qui viennent d'arriver dans cette ville proviennent d'un envoi fait par le général des jésuites, le père Becks, qui expédie les vases sacrés, les chasubles et les ornements, à la maison de Marseille, — dite Mission de France, — afin de les soustraire aux dangers que, selon lui, ces objets courent à Rome depuis qu'on menace d'expropriation la maison des jésuites.

Le correspondant du Temps à La Haye écrit à ce journal que l'Internationale pourrait bien ne pas se réunir le 15 septembre, éprouvant des difficultés sur le local où on doit se rassembler.

Une réunion populaire de plusieurs milliers de personnes, qui s'est tenue à Hanau (Allemagne) a émis l'opinion que la célébration de l'anniversaire de la bataille de Sedan devait être réprochée comme contraire aux principes de la civilisation.

L'Imparcial du 29 août signale un bruit d'après lequel le gouvernement espagnol aurait reçu avis de l'introduction, par la vallée de Roncevaux, d'armes destinées aux carlistes.

Le Journal de Genève raconte que quatre Anglais et trois guides ont fait ces jours-ci l'ascension du Piz-Mortersatsch (Grisons). Au retour, ayant organisé, du consentement des guides, « une partie de glissade, six d'entre eux, sur les sept, tombèrent dans une crevasse, mais furent heureusement retenus sans leur chute par un pont de neige durcie, et purent s'en tirer avec des contusions sans gravité.

Ces imprudents peuvent se vanter d'avoir eu de la chance, car sans le pont de neige ils disparaîtraient dans le gouffre, et si la crevasse n'est pas haute de 5,000 pieds, les attendent un peu plus loin, et ils eussent infailliblement partagé le triste sort des Anglais du mont Cervin.

Une réunion populaire de plusieurs milliers de personnes, qui s'est tenue à Hanau (Allemagne) a émis l'opinion que la célébration de l'anniversaire de la bataille de Sedan devait être réprochée comme contraire aux principes de la civilisation.

L'Imparcial du 29 août signale un bruit d'après lequel le gouvernement espagnol aurait reçu avis de l'introduction, par la vallée de Roncevaux, d'armes destinées aux carlistes.

Le Journal de Genève raconte que quatre Anglais et trois guides ont fait ces jours-ci l'ascension du Piz-Mortersatsch (Grisons). Au retour, ayant organisé, du consentement des guides, « une partie de glissade, six d'entre eux, sur les sept, tombèrent dans une crevasse, mais furent heureusement retenus sans leur chute par un pont de neige durcie, et purent s'en tirer avec des contusions sans gravité.

Ces imprudents peuvent se vanter d'avoir eu de la chance, car sans le pont de neige ils disparaîtraient dans le gouffre, et si la crevasse n'est pas haute de 5,000 pieds, les attendent un peu plus loin, et ils eussent infailliblement partagé le triste sort des Anglais du mont Cervin.

Une trentaine d'émigrants répondront de leurs actes devant le jury, et une cinquantaine ont déjà été jugés sommairement par les magistrats pour des faits de mendicité et de vagabondage.

Fin des troubles de Belfast. Un écrit de Londres, 27 août, au Journal de Genève :

Les troubles de Belfast sont entièrement apaisés. Il ne reste plus maintenant que de faire disparaître les barricades qui existent à ce jour de 175,000 fr., et on s'est déjà vu grossir jusqu'à 500,000 fr. C'est la ville qui paiera les pots cassés.

Une trentaine d'émigrants répondront de leurs actes devant le jury, et une cinquantaine ont déjà été jugés sommairement par les magistrats pour des faits de mendicité et de vagabondage.

Aussi que font les riches originaires américains ? Ils passent une partie de l'année au chemin de fer. Un effet, existe-t-il un passe-temps plus satisfaisant ? Bonne chère, bon lit, agrément de voyager, bonne et nombreuse compagnie et force avantages comme il s'en produit dans ce bienheureux pays.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

En ce qui concerne les intérêts européens, dans ce chemin de fer, nous l'avons dit, Paris et Londres à quinze jours environ des rivages de l'Océan-Pacifique.

Le trajet de New-York à San-Francisco se fait en six jours et dix-sept heures, soit en cent soixante heures. On franchit donc les 1,300 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

En ce qui concerne les intérêts européens, dans ce chemin de fer, nous l'avons dit, Paris et Londres à quinze jours environ des rivages de l'Océan-Pacifique.

Le trajet de New-York à San-Francisco se fait en six jours et dix-sept heures, soit en cent soixante heures. On franchit donc les 1,300 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

En ce qui concerne les intérêts européens, dans ce chemin de fer, nous l'avons dit, Paris et Londres à quinze jours environ des rivages de l'Océan-Pacifique.

Le trajet de New-York à San-Francisco se fait en six jours et dix-sept heures, soit en cent soixante heures. On franchit donc les 1,300 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

En ce qui concerne les intérêts européens, dans ce chemin de fer, nous l'avons dit, Paris et Londres à quinze jours environ des rivages de l'Océan-Pacifique.

Le trajet de New-York à San-Francisco se fait en six jours et dix-sept heures, soit en cent soixante heures. On franchit donc les 1,300 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

En ce qui concerne les intérêts européens, dans ce chemin de fer, nous l'avons dit, Paris et Londres à quinze jours environ des rivages de l'Océan-Pacifique.

naïse finira par l'union des deux grands peuples slaves pour le bonheur des Polonais, pour l'honneur de la Russie et pour l'apaisement de l'Europe. La presse russe, n'en déplaie aux adversaires de la liberté de la presse, à dans cette occasion, rendu de grands services, elle a prouvé que la presse peut aussi être utile aux affaires de l'Etat.

En présence d'un pareil changement de situation, nous nous demandons quelle influence ce changement pourrait avoir sur nos relations avec le cabinet de Berlin. Il est clair pour tout le monde que notre gouvernement n'a plus besoin de la France. De tous les ennemis réels ou imaginaires de Berlin, aucun ne se montre plus notre adversaire, quelques-uns au contraire sont nos alliés solides de l'avenir. La paisible République française, après avoir rejeté avec dégoût les tentatives bonapartistes, n'est plus pour nous un sujet de crainte.

Encore moins la Pologne, qui ne nous pousse plus qu'à la conservation de sa nationalité, menacée par le torrent germanique. Le mouvement socialiste de l'Occident ne présente pas plus aucun danger pour la Russie. Il y aurait encore le mouvement slave. Est-il besoin de dire que ce mouvement n'aiguë ni le gouvernement, ni le peuple russe ? Eh bien, nous ne comprenons pas alors quels épouvantails inconnus le prince de Bismarck pourrait agiter devant notre diplomatie, pour décider à une alliance avec la Prusse.

Une alliance, contre qui, pourquoi et au nom de quels intérêts combats ?

Malgré tout le talent que nous reconnaissons au chancelier allemand, nous doutons du succès de son entreprise, si tant est qu'il poursuive sérieusement un pareil but. Il aura beau employer toute son éloquence et sa finesse pour agir sur nos hommes d'Etat, tout le russe sera vain devant le fait positif qu'aucun danger ne menace la Russie, et que, sur la frontière russe, il n'y a qu'une seule chose de changée : au lieu de la Prusse modeste et inoffensive, nous avons un empire d'Allemagne formidable et menaçant.

Nous comprenons encore moins ce que le comte Andrassy pourrait bien proposer de la Russie. Les dangers de la Prusse sont aussi ceux de l'Autriche, dans une mesure plus grande encore. Puisque la Russie ne voit pas la nécessité d'aider la Prusse, au nom de quels intérêts, nous le demandons, la Russie se ferait-elle le champion des Magyars et des Allemands autrichiens, qui ne peuvent même pas se féliciter d'avoir mérité un peu de bienveillance passive de notre part, comme la Prusse ?

L'impossibilité d'une alliance austro-russe est, du reste, encore plus évidente. Nos frères slaves de l'Autriche et de la Turquie frémissent déjà à la seule pensée d'une telle alliance. Les Polonais eux-mêmes, qui ne désirent qu'une Autriche fédérative, seraient passés au désespoir. Le mouvement slave, si paisible actuellement, dégènerait inévitablement en un mouvement sanglant et révolutionnaire.

Nous doutons fort que ce cataclysme puisse profiter à l'Autriche ; en tous cas, une telle solution n'entre pas dans les vues de la Russie. Encore une fois, une alliance, voire même une entente passagère, n'est possible qu'avec la Prusse, et non avec l'Autriche. Que signifient donc, nous le demandons pour en finir, l'entrevue de Berlin et la présence de notre diplomatie à ce congrès ?

L'Autriche et la Prusse, nous l'avons dit, ont des intérêts identiques ; leur alliance est donc naturelle et inévitable. C'est aussi dans ce but que les deux empereurs se voulaient se consulter. Il est évident que la politique russe ne nous pousse pas d'un air indifférent sur ses frontières la conclusion d'une telle alliance. Les deux alliés devaient prouver ouvertement que cette alliance ne serait, ni directement, ni indirectement hostile à la Russie.

En conséquence, la diplomatie russe participera à l'entrevue de Berlin uniquement en qualité de témoin, pour veiller à ce que rien ne se conclue de contraire aux intérêts de la politique nationale de la Russie. Le prince de Bismarck et le comte Andrassy n'auront qu'à démontrer la pureté de leurs intentions. Mais la prouveront-ils ? De là, selon toute probabilité, dépend la durée de la paix européenne. Nous désirons cette paix non moins que nos frères slaves, mais nous ne pouvons sirois plus ardemment encore que la Russie ne soit pas trahie. En tout cas, nous n'avons aucune crainte pour notre politique nationale.

Fin des troubles de Belfast. Un écrit de Londres, 27 août, au Journal de Genève :

Les troubles de Belfast sont entièrement apaisés. Il ne reste plus maintenant que de faire disparaître les barricades qui existent à ce jour de 175,000 fr., et on s'est déjà vu grossir jusqu'à 500,000 fr. C'est la ville qui paiera les pots cassés.

Une trentaine d'émigrants répondront de leurs actes devant le jury, et une cinquantaine ont déjà été jugés sommairement par les magistrats pour des faits de mendicité et de vagabondage.

Aussi que font les riches originaires américains ? Ils passent une partie de l'année au chemin de fer. Un effet, existe-t-il un passe-temps plus satisfaisant ? Bonne chère, bon lit, agrément de voyager, bonne et nombreuse compagnie et force avantages comme il s'en produit dans ce bienheureux pays.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

En ce qui concerne les intérêts européens, dans ce chemin de fer, nous l'avons dit, Paris et Londres à quinze jours environ des rivages de l'Océan-Pacifique.

Le trajet de New-York à San-Francisco se fait en six jours et dix-sept heures, soit en cent soixante heures. On franchit donc les 1,300 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

En ce qui concerne les intérêts européens, dans ce chemin de fer, nous l'avons dit, Paris et Londres à quinze jours environ des rivages de l'Océan-Pacifique.

Le trajet de New-York à San-Francisco se fait en six jours et dix-sept heures, soit en cent soixante heures. On franchit donc les 1,300 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

En ce qui concerne les intérêts européens, dans ce chemin de fer, nous l'avons dit, Paris et Londres à quinze jours environ des rivages de l'Océan-Pacifique.

Le trajet de New-York à San-Francisco se fait en six jours et dix-sept heures, soit en cent soixante heures. On franchit donc les 1,300 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

En ce qui concerne les intérêts européens, dans ce chemin de fer, nous l'avons dit, Paris et Londres à quinze jours environ des rivages de l'Océan-Pacifique.

Le trajet de New-York à San-Francisco se fait en six jours et dix-sept heures, soit en cent soixante heures. On franchit donc les 1,300 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

En ce qui concerne les intérêts européens, dans ce chemin de fer, nous l'avons dit, Paris et Londres à quinze jours environ des rivages de l'Océan-Pacifique.

Le trajet de New-York à San-Francisco se fait en six jours et dix-sept heures, soit en cent soixante heures. On franchit donc les 1,300 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

En ce qui concerne les intérêts européens, dans ce chemin de fer, nous l'avons dit, Paris et Londres à quinze jours environ des rivages de l'Océan-Pacifique.

Le trajet de New-York à San-Francisco se fait en six jours et dix-sept heures, soit en cent soixante heures. On franchit donc les 1,300 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

En ce qui concerne les intérêts européens, dans ce chemin de fer, nous l'avons dit, Paris et Londres à quinze jours environ des rivages de l'Océan-Pacifique.

Le trajet de New-York à San-Francisco se fait en six jours et dix-sept heures, soit en cent soixante heures. On franchit donc les 1,300 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Le chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans les altitudes profondes et gravit des montagnes qui ont des hauteurs de 2,500 mètres environ.

La voie ferrée qui unit New-York à la baie de San-Francisco est la première de ces deux villes à dix-huit jours, en hiver, en été, par les montagnes de Sandwich, ou soit de nombreux chemins correspondants avec New-York et dont le port est un point de relâche pour les vaisseaux qui vont d'un continent à l'autre par le Grand-Océan. Elle met New-York à vingt-cinq jours du Japon.

ment achevée en 1590, c'est-à-dire dans une période de cent quarante ans !

Un architecte français, Soufflot, s'est inspiré de ce magnifique modèle, et chargé par Louis XV d'élever un temple à la patronne de Paris, ne crut mieux faire que de copier les grands maîtres italiens et d'adopter la forme de l'église grecque.

On comptait déjà à Paris, à cette époque, trois édifices terminés en sphériques : la Sorbonne, le Val-de-Grâce et les Invalides. Ce n'était donc pas une innovation. Mais la coupole du Panthéon présente une particularité que nul n'a tentée avant Soufflot : elle a trois voûtes en pierres de taille.

C'est à Florence qu'a été faite la première application de deux coupoles couronnant un édifice religieux. En 1136, Brunelleschi imagina de construire deux voûtes l'une sur l'autre à l'église Sainte-Marie-des-Fleurs. Quatre siècles après, la coupole de Saint-Pierre s'élevait dans les mêmes proportions, et telle qu'on la voit aujourd'hui.

Hall-Pacha, fils de ses œuvres. On lit dans le Journal des Débats :

Nous sommes à une époque d'expériences et d'essais pyrotechniques, d'invention d'armes et de perfectionnement d'engins de guerre.

C'est à Florence qu'a été faite la première application de deux coupoles couronnant un édifice religieux. En 1136, Brunelleschi imagina de construire deux voûtes l'une sur l'autre à l'église Sainte-Marie-des-Fleurs. Quatre siècles après, la coupole de Saint-Pierre s'élevait dans les mêmes proportions, et telle qu'on la voit aujourd'hui.

Hall-Pacha, fils de ses œuvres. On lit dans le Journal des Débats :

Nous sommes à une époque d'expériences et d'essais pyrotechniques, d'invention d'armes et de perfectionnement d'engins de guerre.

C'est à Florence qu'a été faite la première application de deux coupoles couronnant un édifice religieux. En 1136, Brunelleschi imagina de construire deux voûtes l'une sur l'autre à l'église Sainte-Marie-des-Fleurs. Quatre siècles après, la coupole de Saint-Pierre s'élevait dans les mêmes proportions, et telle qu'on la voit aujourd'hui.

Hall-Pacha, fils de ses œuvres. On lit dans le Journal des Débats :

Nous sommes à une époque d'expériences et d'essais pyrotechniques, d'invention d'armes et de perfectionnement d'engins de guerre.

C'est à Florence qu'a été faite la première application de deux coupoles couronnant un édifice religieux. En 11

avec Jacques, elle avait regardé l'heure : les deux montres étaient à leur place ordinaire.

Le tribunal condamne Jacques Magnin à 4 mois d'emprisonnement.

On nous prie d'annoncer l'apparition, pour dimanche 1er septembre, d'un journal littéraire, en vers, le Coup de Fouet.

Les shakos rouges de l'infanterie sont affreux, c'est convenu.

Le projet est très-sérieusement à l'étude, et il ne faut pas désespérer de le voir appliqué quelque jour.

Le Progrès annonce la prochaine publication d'un ouvrage sur les journées du 30 avril, par un ex-fonctionnaire du 4 septembre.

M. Pizay, curé de Pouilly-les-Nonains, est décédé le 24 août, dans sa 52e année.

La société d'instruction primaire du Rhône donne avis que la rentrée des écoles élémentaires aura lieu le 29 septembre.

Une innovation parisienne que nous nous batons de signaler à notre octroi avant l'ouverture de la chasse!

Les exemplaires du prospectus d'ouverture des théâtres sont affichés.

Les sociétés qui n'auraient pas encore adressé leur adhésion et qui désiraient y prendre part, sont priées de s'adresser au secrétaire général du concours.

MM Marie Moreau, forte chanteuse; Chabli-Boulo, chanteuse légère d'opéra-comique; Guillemin, chanteuse légère de grand-opéra;

Nous ne parlerons pas de l'orchestre toujours dirigé par M. Mangin, ni du corps de ballet qui reste sous la conduite de M. Ruby.

La troupe dramatique est ainsi composée: MM. Depay, grand premier rôle; Myard, deuxième premier rôle;

Nous avons annoncé dernièrement que M. J. Luigini allait probablement nous quitter.

Les recettes de la compagnie des Dombes ont été dans la semaine du 12 au 18 août de 32,865 fr. 30 c.

Ils vont très-bien MM. les cochers. Hier, le nommé Robert, cocher de la voiture de place n° 17, de la Compagnie des Petits-Maitres, conduisant un voyageur, M. A... sur le quai Joinville, quand, arrivés sur le pont de la Guillotière, conducteur et conduit se dépeurent, parait-il, car ce dernier descend le premier de la voiture, l'autre le suit, le prend par le collet; la foule fait cercle, et tous deux s'administrent une volée réciproque qui n'a pas fini qu'à l'arrivée des gardes urbains.

Hier matin, vers neuf heures et demie, la caserne de Serin était en émoi.

Il y a honnêteté absolue et honnêteté relative.

En ce moment on lie devant la faculté de Lyon des examens au baccalauréat es-lettres.

Les souscripteurs à l'emprunt sont en droit de refuser d'apposer un timbre de 10 centimes sur les quittances délivrées pour remboursement d'excédant ou d'intérêts d'es-compte.

Les exemplaires du prospectus d'ouverture des théâtres sont affichés.

Charmante jeunesse! Cette nuit des gamins pénétrant dans l'église en construction rue Ney en escaladant un mur, enfonçant une porte, enlèvent une caisse d'outils et vont la jeter dans un puits.

Pas bête le paysan qui se présente hier au guichet de la poste et fait peser une lettre.

Encore un deuil dans la presse! La Couronne d'acier, journal officiel de S. M. le roi d'Arakanie, qui paraissait quelquefois, cesse tout à fait sa publication.

Un horizon de petites coupures se lève devant nous.

La Banque de France mettra en circulation, fin septembre, pour 250 millions de billets de 10 francs.

La maison Duclos, rue Grenette, 39, fondée en 1856, par M. Biard, rue Impériale, à l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle qu'elle a passé, pour toute la saison, un marché important d'huîtres qui lui permettra de les livrer à un prix exceptionnel.

Le vin de Bernard se place au premier rang des préparations toniques et ferrugineuses.

Santé à tous rendue sans médecine par la délicieuse farine de Santé Revalscière Du Barry de Londres.

Santé à tous par la délicieuse Revalscière Du Barry, qui guérit, sans médecine, ni purgation, ni diète, les affections suivantes: gastrites, gastralgies, flatulences, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, constipation, diarrhée, dysenterie, coliques, toux, asthme, étouffement, oppression, congestion, névrose, insomnie, mélancolie, diabète, faiblesse, phthisie, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, magueuse, coryza et saug, 74,000 cures, y compris celles de S. S. le Pape, le duc de Pluskow, Mme la marquise de Bréhan, etc., etc.

En ce moment on lie devant la faculté de Lyon des examens au baccalauréat es-lettres.

Les souscripteurs à l'emprunt sont en droit de refuser d'apposer un timbre de 10 centimes sur les quittances délivrées pour remboursement d'excédant ou d'intérêts d'es-compte.

varande, épicier, rue de Lyon. Napy frères, place de Lyon. Vépierre-Millou, rue de Lyon, 48.

Les amis et connaissances des familles RAFFIN, PIENARD et LAURENT, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de monsieur

Les amis et connaissances des familles LORLET et BROUZET, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de madame

Les amis et connaissances des familles LORLET et BROUZET, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de madame

Les amis et connaissances des familles LORLET et BROUZET, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de madame

Les amis et connaissances des familles LORLET et BROUZET, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de madame

Les amis et connaissances des familles LORLET et BROUZET, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de madame

Les amis et connaissances des familles LORLET et BROUZET, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de madame

Les amis et connaissances des familles LORLET et BROUZET, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de madame

Les amis et connaissances des familles LORLET et BROUZET, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de madame

Les amis et connaissances des familles LORLET et BROUZET, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part du décès de madame

Table with columns: NOM, SORTES, PRIX, etc. for Ballots Pesés.

Table with columns: NOM, SORTES, PRIX, etc. for Ballots Pesés.

Table with columns: NOM, SORTES, PRIX, etc. for Ballots Pesés.

Table with columns: NOM, SORTES, PRIX, etc. for Ballots Pesés.

Table with columns: NOM, SORTES, PRIX, etc. for Ballots Pesés.

Table with columns: NOM, SORTES, PRIX, etc. for Ballots Pesés.

Table with columns: NOM, SORTES, PRIX, etc. for Ballots Pesés.

Table with columns: NOM, SORTES, PRIX, etc. for Ballots Pesés.

Table with columns: NOM, SORTES, PRIX, etc. for Ballots Pesés.

Table with columns: NOM, SORTES, PRIX, etc. for Ballots Pesés.

Table with columns: NOM, SORTES, PRIX, etc. for Ballots Pesés.

SPECTACLES ET CONCERTS 1er Septembre GRAND-THÉÂTRE

La Dame Blanche, opéra comique en 3 actes. Les Désespérés, opéra comique en 1 acte.

BULLETIN METEOROLOGIQUE du 30 août PAR BOULADE, ING.-OPTICIEN

SOUS ce titre : NOUVELLE LOI SUR LE RECRUTEMENT DE L'ARMÉE, notre confrère Ferd. Tech...

Une circulaire de M. Andrassy dit que l'entrevue de Berlin n'a aucune tendance inquiétante pour la France.

La Russie est également désireuse de développer les germes de la civilisation et de voir renaître l'ancienne grandeur de l'empire ottoman.

On redoute à Londres plusieurs autres faillites considérables dans le commerce des Indes.

On mande de Lima, 12 août, que Manuel Pardo a été élu président de la république du Pérou à l'immense majorité des suffrages.

Le docteur MOURGUE, successeur de M. Auguste JOUFFROY, dentiste, a transféré son cabinet, rue de Lyon, 15.

A VENDRE A L'ESSAI Beau Chien d'arrêt, race Blood-Hound, Wood-Cock.

Café-Restaurant DE LA PERLE DE MADRID 2, RUE DE LA BOURSE, 2

ANNONCES LEGALES, JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS. Etude de Me BACHELET, notaire à Venissieux. Vente volontaire aux enchères publiques...

